NATION, VALEURS, CULTURES ET UNITÉ NATIONALE

La leçon de Seriana

Par Mohamed Makhdari

Au cours d'une escapade impromptue à la périphérie des Aurès, en compagnie d'un grand moudjahid enfant de la région, et au gré des rencontres avec les gens simples qui habitent la coquette Seriana ou, un peu plus loin, les hautes collines qui constituent, à l'ouest, le piémont du grand massif berbère de Belezma, j'ai pu revivifier les mots principaux de mon vieux lexique. Les mots totems qui ont jalonné et dominé ma vie et que le doute, ou l'usage qu'en ont fait certains, n'ont jamais pu ternir ou éroder. Qu'est-ce que la nation ? Beaucoup l'ont vainement cherchée et d'autres, verbeux à l'excès, l'ont décrétée morte. Ils disent que la nation que reconnaissent nos jeunes aujourd'hui leur a été fabriquée par de redoutables maîtres d'œuvre, qu'elle est peuplée de stars du football, de malbouffe, de rêves d'argent facile, de gadgets électroniques et de versets certifiés saints qui éclairent le chemin vers le paradis.

Ces professeurs d'histoire confondent les apparences et la réalité. Sans doute ne sont-ils jamais allés à la rencontre de l'Algérie profonde. La bigoterie, l'accoutrement ou la désaffection politique ne sont que conjoncturels. Il arrive aux peuples de faire de mauvaises rencontres. Ce sont les aléas de l'histoire. Mais les siècles sont jonchés de modes mortes et de certitudes effondrées. Les dogmes, dont les fondements sont l'exclusion et la haine de l'autre et dont les conséquences inévitables sont les divisions et les violences, se sont heurtés en Algérie aux réalités de la nation algérienne. Etrangères à notre tronc commun, les greffes importées ont été rejetées. Les cernes du chêne ont vaincu les coins des bûcherons. Mais le combat du projet rétrograde n'a pas cessé.

Il a changé d'armes. La vision qu'il propose est portée maintenant par des exaltations d'une autre nature. Il avance par les outrances (on menace de mort la grande dame qui va au charbon), les amalgames (la vente concomitante de la langue et du paradis) et les manipulations de l'opinion (le nationalisme n'est authentique que par la langue qui l'exprime). Les gens simples de l'Algérie profonde ont une autre compréhension du monde. Elle nous été expliquée dans les collines de Belezma et dans la riante ville de Seriana. Dans le square de cette ville, la plaque de marbre sur laquelle ont été gravés les noms de centaines de chahids côtoie le buste de Louis Pasteur. Quelle belle leçon d'humanisme, de faculté de faire la part des choses (la langue et le colonialisme) et d'ouverture d'esprit sur les sciences et le progrès.

Seriana

Nos marques indélébiles contredisent ce que les fabricants de canons de bonne conduite, d'arcanes et d'oukases péremptoires appellent les «valeurs». Les constantes sont en nous. Elles sont nous. Les valeurs sont une question de générations et de définition guidée des choses. Les valeurs, au nom desquelles on nie une réalité pour imposer un dogme où une mode de conduite, nous séparent parfois. Produit de notre milieu social, ou victimes de nos égoïsmes, nous n'avons pas les mêmes valeurs. La nation existe et survit par ce qui est profond et indestructible.

Elle est dans ces choses qui ne figurent dans aucun musée ni sur aucune étagère ni dans aucun livre écrit par les étrangers ou par ceux qui pontifient selon leurs dogmes. Elle est dans les paroles qui disent la fierté de la terre reconquise au-delà des horizons familiers, dans les us et les coutumes – les mêmes — au-delà des mœurs des clans, dans la façon de dire les choses – la même — au-delà des dialectes locaux, dans les chants qui évoquent les mêmes douleurs et les mêmes espoirs au-delà de la rugosité ou de la tendresse des syllabes de ceux qui les entonnent, elle est dans les monuments qui jalonnent notre histoire, pérenne au-delà du maelström des jours et elle est dans les tombes-temples de sa mémoire qui au cours des siècles ont édifié son cimetière indivis. Nos racines d'argile et notre socle spirituel, culturel, historique et sentimental sont le patrimoine génétique qui a distingué notre peuple des autres peuples. Ce patrimoine hétéroclite, et en même temps unique, a été le radier général sur lequel plusieurs générations ont construit notre nation. Lorsque tout s'écroule et disparaît, la terre spoliée, la tribu dispersée et les maisons ruinées, c'est par elle que renaît et s'organise l'espoir.

Nos racines d'argile et notre socle spirituel, culturel, historique et sentimental sont le patrimoine génétique qui a distingué notre peuple des autres peuples. Ce patrimoine hétéroclite, et en même temps unique, a été le radier général sur lequel plusieurs générations ont construit notre nation. Lorsque tout s'écroule et disparaît, la terre spoliée, la tribu dispersée et les maisons ruinées, c'est par elle que renaît et s'organise l'espoir.

L'histoire parfois rappelle de façon tragique la force, la profondeur et les ressources de la nation. Staline, dictateur absolu de toutes les Russies, quand la Constitution, le parti, le Polit Buro, l'armée et la police politique, outils de son terrifiant pouvoir, ont atteint leurs limites, alors que les tours du Kremlin étaient devenues visibles aux avant-gardes de la Wehrmacht, avait fait appel aux constantes pérennes de la nation russe. «Moje bratri» (mes frères). Les «valeurs» prolétariennes et marxistes résumées par le mot «tovaricht» (camarades) se sont effacées.

L'appel vibrant à la Russie profonde devant les chefs de la résistance populaire, l'appel à la Russie des popes, des églises aux coupoles dorées, des saints orthodoxes, des vieilles croyances, des légendes, des héros emblématiques, d'Alexandre Nevski et de Pierre le Grand, a galvanisé la nation russe. C'est la nation russe authentique, profonde et indestructible qui avait survécu aux prédations des tsars et aux violences des Bolcheviks, dans un effort qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire, qui a vaincu Hitler.

Les Kurdes violentés, dispersés, victimes de l'égoïsme de puissants voisins, sans frontières politiques reconnues et sans ressources matérielles, continuent à se battre. L'idée de nation arme leur cœur. Les Palestiniens, un jour… Ceux qui doutent de l'existence et de la force de la nation algérienne n'ont pas su déchiffrer l'âme et le cœur de notre peuple aux grands carrefours de son histoire. Les années 1950 et la décennie 1990… entre autres époques tragiques. L'apparition au grand jour de l'islamisme politique, véhiculant une idéologie d'un autre âge, encouragé par le régime de Chadli à la recherche de diversions «démocratiques» ou d'alliances pour garder le pouvoir, avait un moment signé une nouvelle vision de la patrie et une autre compréhension de l'idée de nation.

Les sectes légalisées s'étaient attaquées prioritairement au tronc consensuel du peuple algérien. La «nation algérienne» définie et délimitée par eux devait se fondre dans la Ouma. Mais la nation, un moment niée et espérée à jamais soumise, a trouvé dans ses ressources authentiques la force de se résister.

Le carré des martyrs de Seriana, une plaque indicative

Pour celui qui veut voir et entendre, la nation algérienne est attestée par ses martyrs. Le carré des martyrs de Seriana indique par le nombre des chahids, et la diversité des noms portés sur le mémorial en marbre blanc, que chaque famille ici a eu son lot de sacrifices. Les tombes de ceux qui sont tombés pour démontrer l'existence de la nation algérienne n'ont pas été remisées hors les murs. La ville a lové dans son giron ses pieuses reliques. L'endroit est, bien entretenu, derrière des murs blancs et une imposante grille en fer.

Deux jeunes, les mains en vasque, la tête inclinée, récitent la Fatiha. La gravité des visages montrent que le cœur y est. A l'entrée, à droite, ainsi peut-être que l'a placé le Seigneur dans ses champs Elysées, gîte le premier martyr de la grande guerre de Libération, Mezouchi Ahmed, un enfant du pays. Une pierre romaine, dans le square non loin, porte des inscriptions latines. Elles parlent, selon un érudit du cru, de la précarité des choses humaines et en même temps avertit que le sacrifice suprême leur donne l'éternité. Densité des images, des mots et des émotions. Vingt-trois petites tombes, de chaux peintes à neuf. Ils étaient venus de la région de Béjaïa envoyés par Amirouche pour ramener des armes en Wilaya III. Ils sont morts dans les collines de Fréha et de Chlaâlaâ en décembre 1957.

La population a retrouvé les ravins où les corps avaient été jetés par la soldatesque. Ils reposent maintenant dans la paix de Dieu, à côté de leurs frères d'armes, les Chaouias de Belezma. Combattants inconnus venus des dachras kabyles, votre flamme est entretenue à Seriana. Je me suis rappelé avec émotion ce qu'a écrit le moudjahid Cherif Mahdi, lorsque lui et le moudjahid Abdelhamid Djouadi ont retrouvé les corps de Amirouche et Si El Haouès enlacés dans la même tombe. Dans les petites cubes funéraires du cimetière de Seriana, les os des enfants de Béjaïa et ceux de leurs frères des monts de Belezma sont à jamais liés. Personne n'a osé le blasphème du tri le jour de la mise à terre. Symbole sobre et muet de l'unité du peuple algérien.

L'émotion est propice aux digressions. Mais est-ce une digression ? L'unité de notre peuple a été élaborée au plus profond de nous-mêmes et sa texture est d'abord sentiment. Pendant la guerre de Libération, c'est la même émotion, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, qui étreignait les Algériens quand le couperet fatal s'abattait dans les abysses des prisons ennemies ou quand un combattant aux exploits légendaires tombait, faisant de son djebel-redoute un haut lieu du sacrifice.

Les notions d'unité ne sont pas nées par générations spontanées. Ce sont les expériences partagées, les luttes communes, le mélange des hommes de toutes les régions de l'Algérie et les liens du sang denses et compliqués, pareils aux veines et aux vaisseaux qui irriguent et vivifient un corps humain, qui ont cimenté notre unité.

L'unité de notre peuple a été gravée sur le parchemin d'Ifry paraphé par Ben M'hidi, Abane, Krim et Zighoud au nom du passé, au nom de l'avenir, au nom de l'Histoire. La Soummam a édicté à l'intention des moudjahidine deux commandements fondamentaux : veiller sur l'unité du peuple et préserver l'intégrité du territoire. C'est la signification émotionnelle, spatiale et politique du mot patrie. Les fondés de pouvoir de la Révolution les ont imposés à ceux qui parlaient de «peuplades», d'Algérie utile et de «Sahara orphelin». C'est au nom de la nation algérienne que les enfants de Béjaïa ont combattu et qu'ils sont morts loin de leurs dechras natales. Le carré des martyrs de Seriana est un cimetière indivis.

Des lieux chargés d'histoire

Rue Ahmed-Ouezra au n°4, une maison aux volets clos. Façade sinistre. «A vendre». L'écriteau n'attire personne. C'est un ancien centre de torture, nous explique-t-on. La bâtisse transpire l'angoisse. Les tortionnaires des DOP y avaient creusé des tunnels.

C'est là que les malheureux raflés dans les collines alentour subissaient les interrogateurs puis étaient assassinés. Des fouilles, après l'indépendance, avaient permis d'exhumer des dizaines de squelettes. La ville a fait peau neuve, même si elle a gardé quelques maisons coloniales réhabilitées pour certaines par les nouveaux occupants. L'école, qui comptait deux salles de cours, dont une «indigène», est toujours là avec sa petite façade tristounette. Une ville est le miroir de ceux qui l'habitent.

De nombreuses opérations militaires, dont certaines avec force déploiement de moyens, étaient lancées régulièrement dans les djebels environnants. Les gens se souviennent de celle qui mit en œuvre de nombreux hélicoptères et qui se termina par un grand massacre de montagnards.

Elle reflète leur comportement. Presque partout en Algérie, nos villes se déconstruisent de jour en jour. La capitale en particulier. Elle est étouffée par une énorme pression démographique. Elle est «dévorée» par les innombrables mandibules mécaniques qui ont envahi ses artères.

Elle est dégradée par des habitudes comportementales héritées du temps du campement précaire ouvert sur les grands espaces où cohabitaient hommes et animaux. Le jour d'après Aïd El Adha est un terrible «flash back» sur ce passé. Les édiles dépassés par l'ampleur de la tâche gèrent au jour le jour. La petite ville de Seriana semble avoir échappé à ce triste sort. Elle avance à grands pas avec intelligence et harmonie.